

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 12

Artikel: Causerie sur le café : L'usage du café à l'origine. - Les premiers établissements publics où l'on débitait cette nouvelle boisson. - Un premier café à Lausanne, en 1700. - Le café pendant le blocus continental et les guerres du premier Empire. - Influen...

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192246>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

En souscription :
FAVEY, GROGNUZ ET L'ASSESSUR
à la **FÊTE DES VIGNERONS**
et à l'*Exposition universelle de 1889*.

PAR L. MONNET.

Cette relation de voyage, qui sera mise très prochainement sous presse, formera un joli volume, illustré de nombreuses vignettes par M. E. DÉVERIN.

Prix pour les souscripteurs : fr. 4,60.

— En librairie, 2 francs.

On peut souscrire en s'inscrivant au bureau du *Conteur vaudois*, ou par *carte-correspondance*.

Causerie sur le café.

L'usage du café à l'origine. — Les premiers établissements publics où l'on débitait cette nouvelle boisson. — Un premier café à Lausanne, en 1700. — Le café pendant le blocus continental et les guerres du premier Empire. — Influence du café sur nos mœurs.

Il y a un siècle à peine, l'usage du café était encore considéré comme un luxe de la classe riche ; et ce n'est que vers la fin du XVII^e siècle que les cafés furent créés. A Marseille, le premier café fut ouvert en 1671 ; à Vienne, en 1683 ; à Hambourg, en 1687 ; à Stuttgart, en 1712.

A cette époque l'usage du café commençait aussi à s'introduire dans les cercles fashionnables de la Suisse romande, où l'on consommait la nouvelle boisson.

En 1699 ou 1700, un premier café fut ouvert à Lausanne ; mais cet établissement ne tarda pas à devenir suspect à LL. EE. de Berne, qui le firent fermer par une lettre adressée au baillif de Lausanne, et conçue en ces termes :

« Il nous est venu à notice qu'il y a une maison à Lausanne où l'on débite du café, ce qui donne sujet aux jeunes gens de s'assembler pour s'en servir avec d'autres liqueurs, et qui passent le temps aux jeux. Et comme nous ne voulons pas permettre tels abus et une si chère boisson, mais y apporter les remèdes nécessaires, c'est pour quoi nous avons trouvé à propos de te commander d'interdire cette maison de café et semblables boissons, qu'ils soient bourgeois de Lausanne ou habitants ; et puisque l'orgueil y continue, nous avons trouvé néces-

saire de te remémorer de continuer, avec ton zèle qui nous est connu, afin de parvenir à notre but. »

Dans le *Journal helvétique* de 1765, on lit ce passage, qui montre qu'à cette époque l'usage du café faisait des conquêtes rapides :

« Si quelqu'un doutait de la grandeur du mal, qu'il considère la branche de notre luxe la plus pernicieuse, je parle de notre immense consommation de sucre, thé, chocolat, café et autres dépenses, qui en sont les suites, comme porcelaines, etc. L'usage de ces productions étrangères est si commun parmi nous, qu'il s'étend presque à tous les individus. Cela va même si loin que nous ne devons pas même désespérer de voir bientôt nos paysans, au lieu de nourriture solide, se faire du thé ou du café. Or, un usage aussi étendu d'une marchandise qu'il faut payer à l'étranger, marchandise qui ne sert presque qu'à flatter les sens, est incontestablement, dans notre position, un luxe effréné et pernicieux... »

Mais, quoi qu'en dise le journal que nous citons, le luxe habituel du café, du thé, du chocolat et du sucre n'existait encore que parmi les personnes de la classe riche ou aisée. Ce n'est qu'à partir de 1790 que l'usage du café commença à devenir général. Par économie, on mélangeait souvent au café du froment, du seigle, ou des carottes desséchées ou rôties. Ce mélange suppléait au sucre, qui était aussi très cher. On imitait encore le café à peu de frais, avec du gland coupé en petits morceaux et qu'on grillait ensuite.

On raconte qu'au commencement du siècle, il était des localités où l'on défendait encore aux pauvres gens l'usage du café, et que dans les villages, les femmes de la classe aisée le rôtièrent en cachette afin de ne pas passer pour vouloir imiter les gens de la classe riche.

On n'aurait jamais supposé alors que soixante-dix ans plus tard, le café deviendrait pour nombre de familles pauvres la nourriture ordinaire.

Pendant les guerres du premier Empire, et surtout pendant le blocus continental mis par Napoléon, le prix du

café fut très élevé. En 1810, il coûtait 24 à 28 batz la livre, soit fr. 3.60 à 4.20. Malgré cela on ne put pas y renoncer. Il est vrai que sous la dénomination de café on employait souvent des compositions économiques, dans lesquelles il n'entrait pas trace du précieux produit, dont on se contentait d'emprunter le nom.

Le commerce du café subit aussi une forte crise dans les années de disette de 1816 et 1817. Les femmes étaient dans la consternation. Heureusement, cette crise fut de courte durée et le prix du café baissant fortement, l'usage en devint général et se maintint dès lors sans interruption.

Des établissements publics, désignés sous le nom de *cafés*, s'ouvrirent un peu partout. Mais avant de dire *café* tout court, il paraît qu'on a dit *maison de café*, comme on dit *maison de thé* au Japon.

M. le Dr Guillaume, de Neuchâtel, à qui nous empruntons plusieurs de ces détails, nous dit qu'il existait déjà des cafés dans les grandes localités de notre pays au commencement du siècle, ainsi que des cercles ou clubs, mais que ces cercles ne pouvaient être comparés comme confort aux cafés modernes. Ce n'est qu'à partir de 1830 que les locaux publics où l'on buvait le café commencèrent à être meublés avec plus de goût et que les glaces et les tableaux en ornèrent les parois.

M. Guillaume fait à ce sujet une curieuse remarque : « En se plaçant, dit-il, au point de vue d'un observateur libre de préjugés, on doit reconnaître que les cafés ont contribué pour leur part au développement de la civilisation dans notre canton, et qu'en somme leur influence a été moralisante. Non seulement la boisson agréable et stimulante préparée avec le café a fait diminuer la consommation habituelle des boissons alcooliques, mais elle a modifié rapidement les mœurs et les usages du peuple. Nombre de contemporains se souviennent qu'en 1830 encore, les ouvriers horlogers qui venaient des villages des montagnes neuchâteloises et bernoises, livrer leur ouvrage au Locle et à la Chaux-de-Fonds, portaient encore le costume primitif de ces contrées, la blouse bleue, la casquette

à soufflet ou en peau de loutre et les sabots.

» Ces ouvriers, en entrant dans les cafés où ils voyaient les horlogers du Locle et de la Chaux-de-Fonds, vêtus proprement et avec goût, où les glaces, quoique de dimensions encore modestes, faisaient ressortir le contraste de leur accoutrement, ces ouvriers, disons-nous, consacrèrent bientôt une partie de leur gain à s'acheter des vêtements de drap, des chapeaux à la mode et des chaussures en cuir.

» A leur tour, ils introduisirent dans leur village des goûts d'un ordre plus relevé qu'ils avaient contractés en visitant fréquemment les deux grandes localités des montagnes. Des changements se produisirent ainsi partout, non seulement dans les vêtements, mais aussi dans l'ameublement des habitations.

» Les nouvelles maisons furent construites d'après un plan nouveau qui se distinguait par le nombre et les dimensions plus grandes des fenêtres. Les chambres devinrent plus spacieuses et furent ornées de gravures, de miroirs et de glaces.

» Nous devons faire ici une observation que nous omettrions volontiers, si elle n'indiquait pas un symptôme caractéristique du progrès; nous voulons parler du « crachoir » que l'on commence à voir à cette époque dans les chambres des gens de la classe moins aisée, et que les cafés modernes venaient d'introduire dans leurs salles. »

Pourquoi diantre l'appellait-on Plon-Plon ?

Telle est la question que se posent nombre de gens, à l'occasion de la mort du prince Napoléon, qui occupe aujourd'hui tous les journaux.

Un petit retour dans l'histoire et quelques notes glanées dans un ancien numéro de notre feuille vont nous le dire.

Lorsque, en 1793, la Corse fut livrée aux Anglais, la mère de Napoléon (Marie-Lætitia) dut s'enfuir et vint débarquer à Marseille avec son fils Lucien et ses trois filles. Réduite aux maigres subsides que la République accordait aux patriotes réfugiés, elle y vécut dans le plus grand dénûment, jusqu'au moment où Bonaparte, devenu général en chef de l'armée d'Italie, put améliorer le sort de sa famille. Dès lors, elle suivit la fortune extraordinaire de ce dernier, reçut, en 1804, le titre de *Madame Mère*, eut un palais et une cour.

Mais cette femme, dont presque tous les fils possédaient un trône, conserva, au milieu de ces grandeurs, l'austère simplicité de sa vie passée. Il paraît même que, malgré le désir de l'empereur, elle poussait sa répugnance pour le faste et l'éclat jusqu'à la parcimonie,

et qu'elle s'attachait moins à jouir du présent qu'à se prémunir contre les éventualités de l'avenir.

Par une prévoyance de mère de famille, dont la vie avait été rudement éprouvée, elle disait parfois avec une gaieté pleine de mélancolie : *Qui sait si je ne serai pas un jour obligée de donner du pain à tous ces rois ?*

Après Waterloo et l'abdication de Napoléon, Madame Mère se retira à Rome, où elle vécut dans une retraite profonde, protégée par le respect de toute l'Europe. Dans son palais, tout était silencieux et sévère. A cette époque, presque toute la famille impériale était réunie autour d'elle. Le roi Jérôme y vint avec sa femme et ses trois enfants, en 1823, et c'est dans ce milieu que le prince Napoléon, dont on s'occupe tant aujourd'hui, passa une partie de ses jeunes années. C'était un gros garçon d'une santé luxuriante, et qui mangeait comme quatre. Sa grand-mère, encore rieuse, l'appelait tour à tour *Gros Bouffi* ou *Plon-Plon*, sobriquet qui lui est resté, hélas !

En 1835, le prince fut envoyé à Carouge, près Genève, dans la pension de M. Venet, pour y continuer ses études.

Une année après, son oncle, le roi de Wurtemberg, l'appela et le fit entrer à l'école militaire de Louisbourg. Il y resta quatre ans, et l'on s'aperçut qu'il n'était guère devenu belliqueux. A cette époque, on craignait une conflagration générale; M. Thiers, ministre de Louis-Philippe, montrait les dents à la Sainte-Alliance et voulait absolument conquérir l'Europe.

Le prince fut heureux de refuser alors toute espèce de grade, et de pouvoir dire : « Impossible de me battre contre la France ! »

Il aurait pu ajouter : « ni contre personne. »

Plus tard, lors de la guerre d'Orient, il ne se soucia pas de guerroyer et abandonna bientôt Sébastopol et ses tranchées, incommodé, dit-on, par d'autres tranchées.

De méchantes langues affirmaient alors que le fils de Jérôme, parti pour l'Orient avec une figure complètement rasée, en était revenu avec une barbe de sa peur.

D'autres modifiant le sobriquet donné par Madame Lætitia, nommèrent le prince *Craint-plomb*.

A propos de la campagne d'Italie, on a dit aussi qu'il avait pris le commandement d'un corps très pacifique, qui traversa la Toscane, à une distance respectable du théâtre de la guerre, et que sur son passage, il était suivi des bénédictions des familles, que son nom seul avait complètement rassurées sur le sort de leurs enfants faisant partie de son armée.

Malgré toutes ces plaisanteries et ces critiques, toujours quelque peu exagérées, on ne pourra jamais contester au prince Napoléon une intelligence élevée, un esprit très cultivé, des connaissances générales très étendues dans les arts, les sciences, la littérature, etc. Comme écrivain, il laisse des ouvrages vraiment remarquables.

Et il va sans dire qu'à côté de nombreux défauts, on trouverait aussi, soit dans sa vie publique, soit dans sa vie privée, de nombreuses qualités.

Choses et autres.

Après le vendredi 13 février, nous avons eu le vendredi 13 mars. On sait que c'est à la religion que nous devons les superstitions qui s'attachent encore au vendredi et au nombre 13. C'est un vendredi que Jésus-Christ fut crucifié, et le 13 est fatal parce qu'au dernier repas du Christ, des 13 apôtres présents, un devait le trahir.

Aujourd'hui, du 13 et du vendredi, chacun en prend à sa guise. Mais autrefois, il en allait différemment. Dans le Nord, on n'entreprenait rien les vendredis et les treize. Les cultivateurs n'allaient même pas aux champs. Une loi défendait de soumettre, les vendredis, les criminels aux épreuves du feu et de l'eau. Au quatorzième siècle, il était défendu à un capitaine de livrer bataille un vendredi.

L'histoire a enregistré à ce propos de bizarres coïncidences. Ainsi Louis XIII était le treizième roi de France de ce nom. Son nom, Luys de Bourbon et celui de sa femme Anne d'Autriche, avaient treize lettres. Lorsqu'ils se marièrent les époux avaient chacun treize ans.

Louis XIII n'était pas superstitieux; ces singularités lui faisaient au contraire préférer le treize et le vendredi. Il choisissait ces dates pour tout entreprendre et signer ses décrets. Il mourut un jeudi. A ses derniers moments, son unique préoccupation fut de prier son médecin de faire son possible pour prolonger son existence jusqu'au lendemain, afin qu'il pût mourir un vendredi.

Les bas rouges. — Un journal français rapporte qu'un certain nombre d'enfants, ayant été atteints de démangeaisons très vives après avoir porté des bas teints en rouge, une de ces paires de bas a été attentivement examinée. Il a été reconnu que la teinture avait été obtenue au moyen d'une matière colorante analogue au conga, associé à une autre matière dérivée de l'aniline. Comme mordant, on avait dû employer le tannin et l'émétique. On constatait des proportions notables d'oxyde antimonique.

Sous l'influence de la transpiration,